

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPERE ET J'AIME.

RÔME

Nous avons dit l'Univers des nouvelles de Rome du 3 mars.

La mort du roi Louis de Bavière a doulement affecté le Saint-Père, et l'on dit que Sa Sainteté rappellera dans le prochain Consistoire le cardinal de la Roche-Aymon, évêque de Viterbe et Toscanella, à Barili, nonce à Madrid, Archevêque de Nicée, sous-secrétaire d'Etat; Moreno, archevêque de Saint-Office; Borromeo, archevêque de Capri, secrétaire de la Propagande. Ces deux derniers seront cardinaux de l'ordre des Diacres.

Mgr. Bonaparte ne sera pas promu comme cardinal français, mais comme cardinal romain. Il devra donc s'établir à Rome, d'où il ne pourra s'éloigner sans l'autorisation du Saint-Père. Par la même raison, il recevra la barrette des mains du Pape et non des mains de l'empereur, comme cela a lieu pour les cardinaux de la couronne.

On sait que depuis l'union de la Savoie et de Nice, la France a six cardinaux. Mgr. Bonaparte devenant cardinal romain, le chapeau laissé vacant par la mort de S. Em. le cardinal Gousset reste encore à donner.

Mgr. Bonaparte est arrivé samedi soir, 29, et a dit sa messe le lendemain à la Minerve. Il recevra à l'ambassade de France, comme on le sait, et prendra le titre cardinalice de l'église de la Pace (de la Paix). On se plaît à faire des commentaires sur cette circonstance. Est-ce un bon présage que la désignation de ce titre? Est-ce par opposition que la nouvelle Eminence en est revêtue? Mgr. Ferrieri, étant encore en Portugal, ne recevra son titre que plus tard, ainsi que NN. SS. Barili et Moreno. Mgr. Gonnella prend celui de Ste. Marie sopra Minerva; Mgr. Berardi, celui de saints Pierre et Marcelin, ancien titre du Pape Pie IX; Mgr. Moreno, celui de Sainte-Croix en Jérusalem; Mgr. Borromeo, celui de saints Vitore Modeste, ancien titre de saint Charles Borromeo; Mgr. Capalti, celui de Sainte-Marie in Aquino.

Le Saint-Père vient de mettre à exécution le projet que lui avait soumis le ministre des armées de former deux régiments, l'un de la légion française, l'autre de bataillon de carabiniers suisses. L'accessionnement donné à ces deux corps, et que réclamait d'ailleurs l'arrivée de nouvelles recrues, permet d'équilibrer les forces pontificales, c'est-à-dire de donner à chacune de ces forces des conditions à peu égales en nombre.

Quant à la légion, les avancements principaux sont ceux-ci: M. le comte d'Argy, le brave lieutenant-colonel, prend le grade de colonel, dont il remplace déjà les fonctions, et par privilage portait les insignes; M. le capitaine Durost, dont la noble conduite a été si appréciée, est chef de bataillon; M. le capitaine Ségard, trésorier, devient major. Quatre officiers de l'armée française; M. Prevost, capitaine adjudant-major au

9^e des chasseurs à pied de la division de Lyon; M. Grimal, sous-lieutenant au 22^e de ligne; un officier du génie, et un autre dont nous ignorons les noms, sont arrivés de France pour entrer dans la légion. Deux médecins militaires français sont venus aussi grossir le corps médical.

Quant aux carabiniers, les avancements principaux sont ceux-ci: M. Jeannerat, lieutenant-colonel, est nommé colonel; M. de Castella, chef de bataillon, qui s'est si vaillamment battu à Mentana, prend le rang de lieutenant-colonel; M. le capitaine Mayer, le vaillant blessé des monts Parioli, est nommé commandant; M. le capitaine Maretti devient major.

Parmi les officiers qui ont le plus contribué à la gloire des armes pontificales dans la mémorable campagne de l'automne de 1867, il convient de placer en première ligne M. le capitaine Cortes. Si son rôle à Monte-Rotondo n'est pas enveloppé de cette lumière éclatante que donne la victoire, nous osons dire qu'aux yeux des amis de l'Eglise il imprime à l'héroïsme d'une lutte inégale, à l'abandon du palais, et à la captivité dont les incidents ne sont pas assez connus, un caractère plus élevé. Par son sacrifice généreusement accepté, par sa lutte aussi habile que désespérée, M. Cortes a retardé la marche de l'ennemi, a permis à la France d'arriver à son poste, et l'on peut bien dire, qu'il a puissamment contribué à sauver Rome. C'est ce que le Saint-Père a voulu faire comprendre en honorant M. Cortes par une distinction particulière, en attachant à la croix de son Ordre une médaille, et en le récompensant jusque dans son jeune fils, qui a l'honneur entre son père et sa gendresse mère de partager tant périls et de souffrances. Pie IX a décoré l'enfant de la croix de la campagne de 1867.

Le R. P. Hyacinthe a commencé, le dimanche 1^{er} mars, le cours de ses prédications à Saint-Louis-des-Français. Une foule considérable. Appartenant à toutes les classes de la société, se pressait pour l'entendre, et l'on peut dire tout d'abord à la louange de l'illustre religieux que sa réputation a produit ce résultat de faire venir au lieu saint des gens qu'on n'a guère l'habitude d'y voir. L'évangile du jour, le récit de la tentation de Notre-Seigneur au désert, a servi de texte au prédicateur.

An milieu de l'exorde, il s'est tout à coup interrompu par un mouvement oratoire, très heureux, s'écriant qu'il avait la joie d'annoncer la parole de Dieu dans Rome et qu'il se sentait avec sa joie le poids d'un tel honneur; que le lieu et le moment rendaient cette joie plus grande et cet honneur plus redoutable; le lieu, cette chaire placée dans notre Eglise nationale, et de la sympathie qu'ils ont rencontrés partout. En Canada, leur pèlerinage à travers chaque village était véritablement un triomphe. On leur présentait des adresses toutes vibrantes des plus mâles accents de la foi. Nous donnons plus loin une de ces pièces éloquentes. On y verra que ces généreux enfants sont vraiment le cœur de la noble nation qui les envoie.

Ils ont entendu ce matin la messe à St. Saint-Sulpice. C'était bien dans cette église que leurs genoux devaient toucher la terre, et leurs fronts s'incliner sous la bénédiction du Dieu de leurs ancêtres. Dans la vieille patrie française, Saint-Sulpice est le lieu natal du Canada. De là furent envoyés les fondateurs, de là sont partis les apôtres. Une pauvre cabaretière, Marie Rousseau, paroissienne de Saint-Sulpice, fut le principal instrument dont Dieu se servit pour pousser la civilisation chrétienne vers ces contrées où l'Eglise la planta de ces mains et l'arrosa de son sang. L'on voit, dans l'histoire de M. Olier, le grand rôle que remplit cette humble femme pour parvenir à une œuvre dont les difficultés ne pouvaient être surmontées que par la foi. Après deux siècles, le Canada se montre

mandes que le démon fait au Fils de Dieu, les impies les adressent à l'Eglise. Tel a été l'enchaînement de ces discours, où abondaient les traits d'une véritable éloquence.

S'il était permis de critiquer en quoi que ce soit la parole qui tombe de la chaire, nous dirions que l'éminent religieux, encore qu'il se sentit bien à Rome, n'oubliait pas assez la France. Singulier reproche sans doute, et qui ressemble à un éloge. La France a sauvé Rome, nul ne le conteste. Mais, avec la France, il y avait le monde catholique dignement représenté par des soldats de toute nation. Et dans l'auditoire qui l'écoutait avec tant de recueillement, le R. P. Hyacinthe comptait autant de fidèles de ces nations diverses que de Français.

Les Zouaves canadiens en France.

Nous lisons dans l'Univers du 6 mars sous la signature de M. Louis Veuillot:

Cent quarante-six jeunes gens du Canada, enrôlés volontaires dans l'armée pontificale, sont arrivés hier soir à Paris, et reprennent aujourd'hui même la voie de Marseille, d'où ils s'embarqueront aussitôt pour Rome. De la gare de l'Est à l'hôtel Fénélon, près de l'église Saint-Sulpice, ils ont traversé la ville, drapeau en tête. Ils portent un uniforme et sont déjà organisés militairement. Ce sont tous des enfants de famille, de noble mine et de très belle prestance. Ils servent à leurs frais, leur voyage ni leur service ne coûte rien, au trésor pontifical; le comité catholique canadien a pourvu à tout.

Ils se sont donné des chefs pour le voyage. Celui qui les commande, M. Taillefer, membre distingué du barreau de Montréal, est un homme remarquable par sa vigueur et sa gravité. Leur tenue est d'ailleurs parfaite. Il suffit de les voir pour reconnaître des gens de bien qui font une œuvre de bien. Le grand sentiment qui les anime se lit sur leurs visages.

Le vénérable Evêque de Montréal, après les avoir bénis, leur a donné deux aumônières, dont l'un est chanoine de la métropole. Leur voyage a été jusqu'ici constamment heureux. Surmer, le temps a été si beau qu'ils ont pu avoir la messe toutes les jours. Ils se font de la bienveillance et de la sympathie qu'ils ont rencontrés partout. En Canada, leur pèlerinage à travers chaque village était véritablement un triomphe. On leur présentait des adresses toutes vibrantes des plus mâles accents de la foi. Nous donnons plus loin une de ces pièces éloquentes. On y verra que ces généreux enfants sont vraiment le cœur de la noble nation qui les envoie.

Ils ont entendu ce matin la messe à St. Saint-Sulpice. C'était bien dans cette église que leurs genoux devaient toucher la terre, et leurs fronts s'incliner sous la bénédiction du Dieu de leurs ancêtres. Dans la vieille patrie française, Saint-Sulpice est le lieu natal du Canada. De là furent envoyés les fondateurs, de là sont partis les apôtres. Une pauvre cabaretière, Marie Rousseau, paroissienne de Saint-Sulpice, fut le principal instrument dont Dieu se servit pour pousser la civilisation chrétienne vers ces contrées où l'Eglise la planta de ces mains et l'arrosa de son sang. L'on voit, dans l'histoire de M. Olier, le grand rôle que remplit cette humble femme pour parvenir à une œuvre dont les difficultés ne pouvaient être surmontées que par la foi. Après deux siècles, le Canada se montre

fidèle à son origine.

Dans la paroisse de Marie Rousseau, les zouaves pontificaux du Canada ont retrouvé à l'autel un fils de M. Olier. Le vénérable M. Hamon leur a dit la messe, et, après leur avoir donné la bénédiction, les a exhortés avec la même ardeur et le même esprit de foi qui durent animer la parole d'Olier, lorsqu'il envoyait ses frères dans les régions sauvages du Canada.

Voici, autant que notre mémoire nous la peut rappeler, la brève et chaleureuse allocution de M. le curé de Saint-Sulpice:

Le mélange de Français et d'Irlandais a formé au Canada, il y a deux cents ans, une nation vigoureuse, solidement assise dans la foi et toute remplie du plus généreux dévouement.

Nous en avons devant nous un bel exemple. Qui sont ces jeunes gens? Ils ont quitté leur patrie, leur famille, leurs biens. Pourquoi? Pour aller défendre l'Eglise et son Chef auguste. Déjà de nobles Canadiens sont tombés à Monte-Libretti et à Mentana. Leur sang a germé. Voici de nouveaux martyrs! Ils ont dit comme Judas Machabée: *Dieu me garde de songer à la vie, lorsque mes frères se sacrifient.* Qu'on ne dise pas qu'il n'y a plus de martyrs et que nos jours ne voient plus de miracles. Ne sont-ils pas prêts pour le dernier et suprême témoignage, ceux qui se devouent ainsi? N'est-ce pas un miracle que cet élan qui répond d'un autre hémisphère à l'élan de la France!

Où, vous êtes des martyrs, et la France vous salue. La France, dont vous êtes les fils par le cœur et par cet amour de l'Eglise qui vous entraîne à Rome pour la défense du Christ immortel. Allez donc, nobles enfants, allez glorifier le nom chrétien et illustrer deux patries. Que Dieu, qui a déjà béni votre voyage, vous protège encore. Que tous les chemins vous soient ouverts; que les vents et les flots vous soient favorables; que partout à Rome vous fassiez l'édification des peuples, et que vous soyez dignes de vos frères qui ont déjà combattu.

Une profonde émotion a accueilli ces paroles. Après les avoir entendues, le public s'est porté aux portes de l'église, et sur deux rangs, le front découvert, il a regardé passer ces beaux et graves jeunes gens avec l'affectueux respect qu'inspire l'amour de la justice poussé jusqu'à l'abandon de la vie.

Une autre brigade de 150 volontaires Canadiens arrivera dans un mois. C'est un spectacle auquel Paris ne devait pas s'attendre, de voir passer une troupe de croisés. Cependamment les voici.

Nos lisons dans l'Univers du 7 mars:

Les zouaves canadiens dont nous avons parlé ont quitté Paris hier, à trois heures. Vers deux heures, lorsque cette belle troupe, massée dans la cour de l'hôtel Fénélon, s'est ébranlée pour le départ, elle a été saluée par les chaleureux vœux des jeunes gens catholiques qui étaient venus porter un dernier témoignage au dévouement des Français du Canada. Ceux semblaient vivement émus; à un signe de leur commandant, M. Taillefer, ils poussèrent trois fois le cri de Vive Pie IX! Vive la France! puis le drapeau s'éleva et l'on se mit en marche. M. le curé de Saint-Sulpice avait voulu aussi bénir une dernière fois les généreux défenseurs du Pape. Silence et ravi, il pleurait.

Les zouaves suivirent les boulevards,

puis les quais jusqu'à la gare de Lyon. Sur leurs pas, la population accourait, curieuse, étonnée, et demandant encore comme à leur entrée: Qui sont ceux-ci? Les jeunes catholiques qui faisaient escorte à la troupe répondaient pour eux: Soldats du Pape. Nous ne disons pas que les ricaneurs impies n'aient pas, sur quelques points, accueilli cette réponse, mais le sentiment général était celui du respect, et ce défilé avait vraiment l'air d'un triomphe.

Dans la gare, une foule considérable se pressait autour du bataillon et du drapeau que l'enseigne venait de déployer. Ce drapeau, présent des dames du Canada, est en soie blanche, bordée de franges d'or. D'un côté sont brodées en relief et en or les armes pontificales; de l'autre est le castor avec la sublime devise nationale: *Aime Dieu, et va ton chemin.*

L'heure du départ était proche. Le drapeau se replia, et en nous envoyant de loin leur salut, ces braves jeunes gens nous crièrent: Adieu, Rome nous appelle, et nous allons ouvrir le chemin à nos frères.

On écrit de Lyon à l'Univers à la date du 6 mars:

Les cent quarante volontaires canadiens, dont parle notre numéro d'aujourd'hui, sont arrivés ce matin, en tenue de campagne, à la gare de Perrache, avec un retard de plus d'une heure, n'ayant devant eux que deux heures et demie d'arrêt.

Quoique la nouvelle de leur passage n'eût été reçue qu'hier soir, par une dépêche sommaire, une société d'élite, parmi laquelle on remarquait Mgr. de Charbonnel, évêque de Nemours, de Toronto, MM. Sauzet, de Laprade, etc., s'était portée à leur rencontre, et leur a offert un déjeuner, commande la veille dans un hôtel voisin de la gare. Après le déjeuner, ils se sont formés en troupe sur le cours Napoléon, sous le commandement de leur chef, M. Taillefer, qu'on distinguait à sa taille élevée, à son attitude martiale, et à une croix d'or suspendue à sa poitrine; et, déployant leur drapeau aux armes du Saint-Père et du Canada, brochant d'or sur un fond blanc avec cette devise: *Aime Dieu, et va ton chemin.* Ils se sont dirigés vers la Primatiale, puis sont venus jusqu'à la cour de l'Archevêché.

Le Cardinal s'est mis à sa fenêtre, leur a donné sa bénédiction, et la troupe guerrière a repris le chemin de la gare, accompagnée par l'escorte d'honneur qui l'avait reçue à l'arrivée. Des curieux en grand nombre et tous sympathiques, se pressaient sur le passage de ces modernes croisés. Une députation de dames les attendait à la gare, et a offert un superbe bouquet au commandant, qui a répondu par de chaleureuses paroles de remerciement, et le départ s'est effectué aux cris répétés de: *Vive Pie IX!*

On lit dans la Gazette du Midi du 8 mars.

Les jeunes volontaires canadiens sont arrivés hier, à dix heures et demie du soir, par le train omnibus.

A leur entrée à Marseille, ils se sont formés en ordre et immédiatement dirigés vers les quatre hôtels entre lesquels il a fallu le répartir, leur nombre ne permettant pas de les loger dans un seul établissement. Ce matin, à onze heures

ils se sont fait un devoir de monter à la chapelle de Notre-Dame de la Garde, pour mettre leur voyage sous la protection de l'Etoile de la mer. Ils ont chanté, à cette intention, l'Ave Maria Stella, et divers cantiques français, d'une voix mâle et expressive.

Nos compatriotes ont paru frappés de la pureté d'accent de ces jeunes gens, nés à 1000 lieues de la France. Tous ceux qui ont pu s'entretenir avec eux n'ont pas été moins charmés de l'instruction et de la politesse qui régnent parmi ces fils de la belle colonie, formée dans le grand siècle de Louis XIV.

Les volontaires défilaient d'un pas grave, deux à deux, conduits par leur capitaine.

Unissons-nous tous à ces braves, par nos offrandes et nos efforts, et nous mènerons ainsi la victoire et la paix que la révolution dispute encore à la société.

Les volontaires canadiens s'embarqueront demain matin, à 8 heures, au port de la Joliette, sur le paquebot la Ville de Marseille, de la compagnie Claude Clot.

Nous lisons dans un journal de Marseilles qu'on a eu l'obligeance de nous envoyer, le Courrier de Marseilles du 4 mars:

Les volontaires canadiens se sont embarqués ce matin pour Rome. L'intérêt qu'ont inspiré ces généreux jeunes gens s'aggrave à ajouter encore quelques détails à ceux que nous avons donné hier. Le détachement est commandé par M. Taillefer, membre du barreau canadien; comme la plupart de ceux qu'il commande, M. Taillefer est un très bel homme, de haute taille, plein de distinction; il a tout le caractère de notre vieille race normande. Le drapeau du Canada qu'ils ont déployé hier, en montant à Notre-Dame-de-la-Garde, était orné des armes pontificales et de l'écu canadien, qui est bien, à bande d'argent, chargé d'un castor de sable avec cette devise: *Aime Dieu, et va ton chemin.* Leur costume, très-éclatant et de très bon goût, est une chemise et un pantalon de laine gris souris, à collet et parement bleu, avec un chapeau de feutre blanc.

A Lyon, où ils se sont arrêtés pendant quelques heures, ils ont été l'objet de l'accueil le plus gracieux; un déjeuner leur a été offert au grand hôtel Michel, en face de la gare. Puis ils sont allés en rang, avec leur enseigne, visiter une partie de la ville, la place Bellecour, l'entrée de la rue impériale, la cathédrale.

Au sortir de la cathédrale, la plus touchante cérémonie a eu lieu: le bataillon s'est rangé dans la cour de l'archevêché, à main gauche en terre, et le vénérable cardinal lui a donné sa bénédiction. Mgr. de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, au Canada, les avait reçus à la gare et ne les a pas quittés un moment dans leur passage à Lyon.

Parmi eux se trouvaient, en qualité d'aumôniers, deux jeunes ecclésiastiques, élèves tous deux de Mgr. de Charbonnel. La nouvelle de leur passage s'était promptement répandue dans les quartiers voisins de la gare. Une foule considérable les attendait. On y remarquait M. Paul Sauzet et la plupart des notabilités catholiques de Lyon, un grand nombre de dames, qui ont offert au commandant un magnifique bouquet.

Au moment où les wagons se sont ébranlés, les volontaires ont crié: *Vive la France!* en accompagnant ce cri d'un

feuilleton du Courrier du Canada.

30 Mars 1868.

FRERE ET SŒUR.

Comme il glisse, le traineau rapide sur le tapis de neige durcie par la gelée, l'entrée de la steppe immense et nue! Une femme, une jeune fille, Nastasie Belorouki, et son frère Paul, sont assis dans ce traineau. La nuit est sombre; mais les rares et faibles rayons de la lune viennent miroiter sur la nappe d'argent que la froide saison de l'hiver a étendue sur le sol. A l'entrée de la steppe, deux énormes arbres au tronc noueux, dont les bras noirs, comme des sentinelles chargées de veiller sur le seuil du royaume de l'immensité. Les corbeaux, ces oiseaux funèbres, fuient à l'horizon en jetant leur cri de mauvais augure, et voici qu'un lièvre effaré s'enfuit au bruit du galop du vigoureux chamois qui frappe de ses pieds cloutés le sol en livrant sa crinière au soufflet éperdu de la brise du nord. Sur ce fond d'argent, tout objet paraît en noir et se dessine comme une silhouette, et le chamois lancé à toute vitesse, et le traineau avec les deux voyageurs, et jusqu'au lièvre qui s'enfuit. Puissent Nastasie et Paul Belorouki ne pas faire de plus mauvais rencontre dans leur aventureuse course de nuit! Chose étrange, le jeune homme semble se cacher au fond du traineau, et c'est la jeune fille qui conduit. Où vient cela? Et puis, pourquoi le frère et la sœur courent-ils en traineau

et traversent-ils, à cette heure avancée de la nuit, la steppe glacée?

Il faut remonter un peu haut pour vous expliquer le contraste qui semble faire mentir les lois de la nature. Le comte et la comtesse Belorouki désiraient vivement dans la première année de leur mariage que la naissance d'un fils vint assurer la perpétuité d'un nom glorieusement écrit dans les annales de la Russie. Ce fut une fille que Dieu leur envoya; ils la nommèrent Nastasie. Pour se consoler de son attente trompée, le comte donna à sa fille une éducation virile. Il l'emmenait avec lui dans ses voyages et dans ses chasses au loup et à l'ours si fréquentes en Russie. Bientôt la belle Nastasie atteignit sûrement son but. Sa main de jeune fille tint vigoureusement les rênes d'un cheval fougueux, et elle mania la rame comme le fusil. La comtesse regrettait tout bas cette éducation virile donnée à sa fille; mais elle n'osait s'opposer aux volontés absolues de son mari. Cinq ans après, un second enfant était venu au jeune ménage; cette fois c'était un fils. Mais le pli était déjà pris. Nastasie avait cinq ans, son père l'aimait follement et lui avait fait prendre un costume masculin. Déjà elle commençait à l'accompagner dans ses courses, montée sur un petit cheval cosaque. Il ne fit pas grand attention à Paul, charmant baby rose et blond, sur la tête duquel la comtesse concentra sa tendresse un peu trompée. Son mari avait fait de Nastasie un garçon, elle fit de Paul une fille. Cet enfant ne quittait pas sa mère, il se plaisait aux ouvrages de femmes qui le rôtis-

naient auprès d'elle; il excellait à manier l'aiguille de la brodeuse, tandis que sa sœur avait sans cesse à la main la cravache, et, quand elle fut plus grande, la rame et le pistolet. La différence d'âge aidait à perpétuer ce contraste. En arrivant, Paul trouva sa sœur en possession de la vie et du foyer paternel; elle était la grande sœur et lui le petit frère. Il s'habitua à conformer sa volonté à celle de Nastasie; autant elle était décidée, hardie, impérieuse; autant il était doux, paisible et docile. Il lui cédait en tout. C'était elle qui était l'arbitre des jeux. Il était toujours prêt à s'incliner devant ses volontés et ses desirs. Les rôles étaient intervertis: Paul Belorouki était la fille. Nastasie le garçon. Celle-ci protégeait son frère, celui-là respectait sa sœur. Les deux enfants grandirent ainsi; malgré ce changement de rôles, ils s'aimaient tendrement. Ce fut un chagrin pour le comte quand Nastasie atteignit l'âge où elle dut revêtir les habits de son sexe, et il dit en jetant sur Paul un regard où entraient une nuance de dédain: *Désormais je vais avoir deux filles.* Pour conserver à son père une dernière illusion, Nastasie portait le plus souvent un costume d'amazone. Quand à Paul, la même métamorphose s'était opérée dans son costume; mais les deux caractères n'avaient point participé à ce changement. Nastasie était la plus fière et la plus intrépide jeune fille de toutes les Russies; Paul était un jeune garçon timide, doux, soumis, qu'un rien effrayait, et, malgré ses quinze ans révolus, il acceptait la protection de sa sœur. Son père gémissait sur cet abâtardisse-

ment de sa race: la comtesse ne disait rien, mais elle espérait tout bas, et voyait pourquoi elle espérait.

Un jour, une conversation s'était élevée dans son salon sur le nouvel ouvrage de Glinka, relatif à la bataille de Borodino, transformée par l'historien en triomphe pour la Russie. Le comte Belorouki, qui parlait peu, avait alors pris brusquement la parole: *«Laissons cela, s'il te plaît, c'est de la poésie, mais la poésie n'est pas de l'histoire. J'y étais, à cette fameuse bataille; nous nous sommes battus comme des lions, mais nous avons affaire à des héros qui nous ont étouffés. Qu'on appelle notre résistance une défaite sublime, à la bonne heure! Mais les faits sont les faits: la victoire fut de l'autre côté.»* Alors le comte Belorouki, qui s'animait rarement, raconta avec un entrain militaire les diverses phases de cette sombre et terrible bataille. Ce n'était pas le récit académique d'un auteur de profession, c'était le témoignage d'un soldat qui avait assisté à cette redoutable lutte, qui y avait été mêlé. Il disait: *«Là j'ai vu notre infanterie aborder trois fois à la baïonnette les carrés français, et reculer trois fois décimée et vaincue.»* Il ajoutait: *«J'ai conduit la charge de cavalerie qui a failli nous donner la victoire; les escadrons de la garde russe ont fait des merveilles; mais nous avons été raménés en arrière par la mitraille des batteries françaises et par une charge de cuirassiers et de dragons conduite par Ney et Murat en personne.»* La bataille revivait ainsi sous les yeux des auditeurs. On entendait le roulement des tambours,

l'appel strident de la trompette, le claquement de la fusillade, le mugissement du canon. On voyait passer la cavalerie comme un ouragan; la terre s'ébranlait sous le pas cadencé de l'infanterie. La guerre apparaissait dans la magnificence de ses horreurs, dans la splendeur de son héroïsme, dans la beauté de son dévouement, la guerre ou l'on tue, ou l'on meurt pour son drapeau!

A l'endroit le plus intéressant de ce récit, la comtesse jeta les yeux sur son fils Paul. Elle hésita un moment à le reconnaître. Ce n'était plus ce jeune agneau, doux, timide, presque pusillanime. Sa physionomie était transfigurée. Ses yeux lançaient des éclairs, l'enthousiasme rayonnait sur son front. Son bras s'étendait comme malgré lui pour saisir une épée. L'idée d'Achille à Scyros se présentait à l'esprit de la mère. Ce ne fut que l'espace d'un moment. Le récit terminait, la physionomie de Paul se détendait comme la corde d'un arc que l'on rend au repos. Il redevenait ce qu'il avait toujours été, doux, timide, circonspect, plein d'admiration pour sa sœur, de dévouement et d'amour pour sa mère, mais d'une timidité craintive devant son père qui, comme don Diègue, se plaignait au Ciel de ce que dans l'air de sa race le hasard avait fait naître, au lieu d'un aigle à la serre puissante, une tendre et faible colombe.

Nastasie avait vingt ans et Paul en avait quinze. Ils étaient tous deux en visite pour quelques jours à quelques milles du château de leurs parents, quand un exprès vint les avertir en toute hâte que le comte Belorouki avait

été grièvement blessé dans une chasse à l'ours, qu'on craignait pour sa vie, et qu'il demandait ses enfants. La neige était tombée en abondance pendant toute la journée, et il ne fallait pas songer à s'aventurer la nuit en voiture dans la steppe où l'on courait risque d'être enseveli sous un linceul glacé; on supplia la jeune fille d'attendre jusqu'au lendemain matin. Elle ne voulait rien entendre et elle ordonna d'atteler son traineau. *«Je connais la route, dit-elle, et mon fidèle cheval m'a tirée de pas plus mauvais que celui-là. Frère, nous allons partir ensemble. C'est moi qui conduirai.»* Paul hasarda quelques timides observations. Nastasie, qui aimait son père avec idolâtrie lui imposa silence d'un mot:

—Frère, dit-elle, notre père se meurt, veux-tu donc qu'il parte sans t'avoir donné sa bénédiction? Du reste, fais ce qu'il te plaira. Si tu ne veux pas venir, j'irai seule.

—J'irai avec toi, Nastasie, répondit le jeune homme. Cependamment la nuit est bien noire, et l'express que ma mère nous a envoyé, et qu'on a été obligé de mettre au lit, car il est arrivé presque gelé, dit qu'il a entendu hurler dans la steppe des bandes de loups.

—Alors qu'on mette dans le traineau des revolvers chargés et des couteaux de chasse. Si les loups nous attaquent, je te défendrai, mon pauvre Paul, répliqua la fière jeune fille. — (La Semaine.)

(La fin au prochain numéro.)

